

JOSÉPHINE BACON
LAURE MORALI



LES VERTÈBRES DE JOSÉPHINE

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**TU DOIS AVOIR
LA COLONNE FORTE ET
LES VERTÈBRES MOBILES
POUR PORTER TON
ENFANT, TA MAISON OU
TES GRANDS-PARENTS
SUR TON DOS QUAND
TU ES NOMADE.
JE SUIS NÉE DEBOUT.**

MÉMOIRE 
D'ENCRER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREENCRER.COM
MEMOIREENCRER.COM

LES VERTÈBRES DE JOSÉPHINE

NISHPISHKUN

Joséphine Bacon est célébrée dans le monde entier. Peu de gens pourtant connaissent le parcours de cette femme d'exception. *Les vertèbres de Joséphine* est un récit de vie et de gratitude évoquant celles et ceux qui l'ont aidée à exister dans le respect. Les histoires qu'elle transmet selon la tradition orale innue deviennent, à travers l'écoute et l'écriture affûtées de Laure Morali, des clés pour entrer dans l'imaginaire et le vécu des Premières Nations.

Née en 1947, **JOSÉPHINE BACON** est innue de Pessamit. Poète et réalisatrice, elle est l'autrice d'une œuvre littéraire de toute importance, publiée chez Mémoire d'encrier. *Bâtons à message · Tshissinuatshtakana* (2009), *Nous sommes tous des sauvages*, en collaboration avec José Acquelin (2011), *Un thé dans la toundra · Nipishapui nete mushuat* (2013, finaliste au prix du Gouverneur général), *Uiesh. Quelque part* (2018, Prix des libraires) et *Kau Minuat · Une fois de plus* (2023).

Née en 1972 en Bretagne, au Québec depuis 1993, **LAURE MORALI** est poète et romancière. Par son ouverture à l'autre, son œuvre incarne le souffle du vivant. Chez Mémoire d'encrier, elle a publié *La terre cet animal* (2003), *Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon* (2010), *Orange sanguine* (2014), *Personne seulement* (2023) ainsi que des anthologies, dont *Aimititau ! Parlons-nous !* (2008), *Nin Auass · Moi l'enfant*, codirigée avec Joséphine Bacon (2021, prix Poésie des enseignant.e.s de français).

JOSÉPHINE BACON ET LAURE MORALI

**LES VERTÈBRES DE JOSÉPHINE
NISHPISHKUN**



CES GENS QUI ONT MIS DES
VERTÈBRES À MON DOS

AUENITSHENAT KA MINIHT
TSHETSHI SHUTSHENAMATISHUIAN

Ce que je suis aujourd'hui, je le dois surtout aux anciens qui m'ont transmis leurs récits. Ils ont redonné du sens à ma vie. Au moins deux d'entre eux m'ont dit: « Un jour, ce sera à toi de raconter. » J'aurai bientôt quatre-vingts ans. C'est à mon tour de transmettre. Aujourd'hui, je prends ma place d'aînée.

Les aînés t'ont confié beaucoup de récits?

Oui, beaucoup. Et ça, c'est grâce aux anthropologues que j'accompagnais comme interprète. Ils m'ont fait confiance. Puis, j'ai rencontré des cinéastes, des poètes, qui m'ont donné une chance à leur tour. Ces gens ont mis des vertèbres à mon dos. Ils ont solidifié ma colonne vertébrale.

Ils t'ont aidée à prendre confiance en ta propre force.

Eshe tapue, les rencontres importantes de ma vie m'ont aidée à voir clair en moi. J'étais peut-être un peu tête folle et un peu plus timide quand j'étais jeune. Ces personnes, qui m'ont inspirée et m'ont transmis des connaissances, m'ont permis de prendre conscience de mes capacités. Elles reviennent souvent dans ma mémoire. Elles m'habitent et me ramènent toujours à ce que je suis.

Le livre, Les vertèbres de Joséphine, te permettra d'exprimer ta gratitude envers les personnes qui t'ont révélée à toi-même?

Oui, tu dis bien. C'est une façon de leur dire merci. Je pense que j'aurais été quelqu'un de bien ordinaire si je ne les avais pas rencontrées. Je ne sais pas qui je serais devenue. Comme toi, tu m'as encouragée à écrire de la poésie.

Je te voyais poète.

Comment as-tu fait?

L'instinct, il faut croire. Comme poète, je reconnais les poètes. La poésie, c'est une façon d'être au monde et de regarder ce qui nous entoure. J'ai connu plusieurs poètes sans livre. Quand je t'ai rencontrée, j'ai su que tu l'étais.

C'est pour ça que je t'ai demandé si tu voulais bien recueillir mes paroles et les mettre en forme par écrit. Je ne pouvais pas demander ça à quelqu'un d'autre.

Tu aurais pu choisir d'écrire tes mémoires plutôt que de me les raconter.

Ce livre, je ne pourrais pas l'écrire, mais je pourrais y penser tous les jours. Je veux rester poète de la tradition orale, parler comme les anciens, les vrais nomades. La tradition orale fait partie de mon héritage. J'aimerais que tu fasses pour moi ce que j'ai fait pour les aînés que j'ai écoutés, retranscrits et traduits. Je n'ai pas marché à l'intérieur des terres, dans Nutshimit, mais j'ai pu marcher avec les anciens en écoutant leurs récits. Ils m'ont raconté la terre. Je me sens dépositaire de leur parole. Toi, qui es allée dans Nutshimit avec les Innus, tu peux me comprendre. Je sais que tu respecteras mes paroles et mes silences, parce que

tu sais de quoi je parle. Tu me connais bien et tu m'aimes bien. Nous marcherons ensemble dans ces récits. Ce sera une belle empreinte de notre amitié.

Tes poèmes, tu les écris, mais les récits te viennent plus facilement dans l'oralité et dans la transmission, c'est ça ?

J'écris dans ma mémoire et ma mémoire raconte. Je trouve extraordinaire de me souvenir de ce que les aînés m'ont raconté. La mémoire est pleine de recoins, avec des images, des gestes, des voix. Et toi, tu me connais assez bien pour savoir quand j'oublie de dire des choses. Tu me poses des questions, tu me ramènes, tu me pousses à aller voir.

C'est vrai que je peux sentir quand tu ne me dis pas tout.

Quand tu adaptes mes paroles par écrit, c'est comme si tu me traduais. Je ne pense pas au livre quand je te raconte. Parce qu'un livre, c'est trop livre. Je préfère simplement raconter. Ce que je fais avec toi, les vieux le faisaient avec moi. Pour que la tradition orale perdure, il faut continuer à raconter.

C'est un honneur.

C'est une transmission.

SUR LA ROUTE AVEC JOSÉPHINE

JOSÉPHINE MAK NIN, MESHKANAT

Son premier souffle s'est confondu à la respiration de Nutshimit, aux lacs, aux rivières, aux lichens, aux mousses et aux épinettes, quelque part entre les rives du Saint-Laurent et la baie d'Ungava. Joséphine transporte une poésie portée de génération en génération depuis plus de dix mille ans. Elle connaît des histoires transmises oralement qui parlent encore des mammoths. À son arrivée à Montréal, elle a vécu avec un bébé castor pendant plusieurs mois. Elle connaît la Petite Italie comme sa poche et a la meilleure recette de spaghetti à l'huile d'olive et à l'ail. C'est une mère poule. Elle a quatre enfants, dont des jumelles, et autant de petits-enfants.

Parfois, le soir, quand le ciel est bien dégagé, Joséphine se met à la fenêtre et dit : « Tu t'en rends compte ? On vit avec les étoiles ! » Elle arpente les rues de la ville sans avoir perdu ni le nord ni son sourire qui défie l'impossible. Ses yeux bleu couleur de l'air sont animés d'une lueur vive, parfois inquiète. Elle doit se faire prier pour rester en place. Quand ses pieds retrouvent le sol de la Côte-Nord, elle court dans les blés comme une petite fille. En Bretagne, elle danse avec les marins. Elle est très désobéissante. Elle est

aussi grande de cœur qu'elle est petite de taille. Joséphine Bacon est une rockeuse imprégnée d'Esprits.

Elle dit – nituk :

« Je me suis faite belle
pour qu'on remarque
la moelle de mes os »

« La moelle de tes os frappe l'invisible », elle dit
« Tshuinnim utamitin
anite eka tshekuan
ka takuak »
nituk

« Mes os sans moelle
deviennent une histoire
qu'on enfouit »

« Je n'ai pas besoin de carte », elle dit
« Papakassik^u, ce soir tu m'offres ton omoplate », elle dit
« nin, kanataut,
apu apashtaian assiu-mashinaikan » nituk
« assiu-mashinaikan » nituk
« le livre de la terre » elle dit

La carte, en innu-aimun,
c'est le livre de la terre
le livre est une carte
la terre est un livre

elle a lu ce livre
à même l'omoplate du caribou
dans les braises du chasseur
elle dit
pour nous, elle dit, qu'on a faim
qu'il faut nous délivrer de la famine
elle dit ce que ses yeux
ont vu au-delà
de sa vie

« Dis-moi quand tu entendras
ton cœur battre dans celui du tambour »

Elle dit: « Il a dit, il le tenait
d'un grand-père, lequel a dit
cet homme un jour a dit... » nituk
à l'infini la parole se répète sans déformation
toujours au style direct
nituk
nituk
nituk
battements de cœur de la parole
jusqu'à ceux qui la répèteront

Un poète kiowa, un jour, m'a dit:
« Un enfant s'est transformé en ours
ses sœurs effrayées ont grimpé
en haut d'un arbre
elles sont devenues la constellation

de la Grande Ourse
on l'appelle l'enfant des temps oubliés
cet enfant »

Quand je regarde Joséphine
pour moi, c'est elle
l'enfant oubliée

la petite fille.

Une génération nous sépare, Joséphine et moi. Elle dit que je lui ai ouvert la porte de la poésie. Je voyais en elle cette poésie vivante, venue d'un territoire où chaque nom de lieu est un poème. Les aînés lui ont transmis la mémoire de Nutshimit dans une langue très ancienne qui n'est presque plus parlée. Ils lui ont transmis les valeurs de partage nécessaires pour survivre à des périodes de famine – comme l'importance de laisser des messages derrière soi, à l'aide de bâtons, pour ceux qui viendront. En digne petite-fille de nomade, à son tour elle transmet et préserve la langue de Nutshimit. Son regard décrypte le moindre message laissé par ceux qui l'ont précédée. Elle retient quelques lignes, un arrêt sur image capturé dans les ondes du temps. Puis, d'un geste assuré, elle plante un poème, un bâton à message, au milieu du lac gelé de l'indifférence pour affirmer la présence, la richesse et la force des siens.

Nous avons parcouru beaucoup de routes ensemble par toutes les saisons, pour transmettre la poésie à des jeunes de partout. Nous avons dormi chez des amis, dans

des maisonnettes et des motels. Les enfants ramassaient des galets à la plage et les portaient à leur oreille pour écouter le poème des continents. Nous avons cueilli des graines rouges et des feuilles de thé du Labrador à Unaman-shipit, mangé de la bannique et du saumon frais à Nutashkuan, dansé avec les aurores boréales à Pakut-shipit, reçu des capelans en cadeau à Ekuanitshit. La nuit était bleue à Mashteuiatsh. Un aigle nous a survolées à Pessamit. Un matin à Essipit, il avait tellement neigé pendant la nuit qu'un mur blanc, plus grand que Joséphine, s'est présenté devant elle quand elle a ouvert la porte pour aller brûler du tabac, comme elle dit quand elle a envie de griller une cigarette. Nous avons été coincées par une autre tempête pendant une semaine à Matimekush. La neige était rose sous les pneus des camions qui revenaient des mines. Une nuit, alors que nous roulions entre Ekuanitshit et Nutatshkuan sur la 138, nous avons vu une lune rouge se lever sur la taïga. Joséphine m'a demandé d'arrêter la voiture sur le bas-côté pour noter un haïku.

Au fil des voyages et des années, nous avons appris à mieux nous connaître. J'ai rencontré la plupart des personnes qui composent ses vertèbres. J'ai appris à lire ses regards, ses soupirs comme ses rires. J'ai entendu dans ses silences le poids du silence. J'ai écouté.

Les textes qui composent *Les vertèbres de Joséphine* sont issus de cette connaissance que permet l'amitié. Ils sont enracinés dans les nombreuses conversations que nous avons eues pendant la dernière décennie. Joséphine m'a confié la mise en récit des paroles qu'elle me transmettait

oralement par respect pour la tradition dont elle est l'héritière. En l'écoutant, j'avais le sentiment que les personnes qu'elle me décrivait dessinaient en creux son propre portrait. À travers les autres, elle se racontait.

Un récit de vie a émergé de nos entretiens. Le ton de la transmission a imprégné l'écriture, au fil de laquelle des poèmes me revenaient en mémoire. J'ai intégré ces poèmes aux *Vertèbres de Joséphine* afin qu'ils résonnent avec les histoires racontées, comme une anthologie secrète. Qu'ils soient dédiés à quelqu'un ou nés d'une situation évoquée dans le livre, les poèmes ramenés à la source de leur inspiration dégagent une nouvelle lumière.

Les vertèbres de Joséphine, c'est l'histoire d'une petite fille au regard céleste qui s'est construite en faisant confiance aux gens placés sur sa route par son étoile de naissance.

Sur la route avec Laure

Route 138
nous sommes seules
un soleil rouge de nuit
pour lumière

Laure mak nin, meshkanat

Mishta meshkanau 138
nipeikussinán
tipishkau-pishim^u mikuashtueu
nuashtenamakanan

Retour

Longtemps je suis partie
mon retour prend le temps des années d'absence
trois fois peut-être je tomberai
pour atteindre le territoire de ma naissance
rien n'assombrit mon retour
je cherche l'épinette blanche
qui a parlé à mon père

elle est là

je regarde vers le soleil levant
qui a vu mes premiers pas
c'est ici que tout est vrai